

À propos d'éducation patriotique

Autor(en): **Dévaud, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **46 (1917)**

Heft 3

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1038888>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Bulletin pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

ET DE LA SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS DU CORPS ENSEIGNANT

Abonnement pour la Suisse : 3 fr. ; par la poste : 20 ct. en plus. — Pour l'étranger : 4 fr. — Prix du numéro : 20 ct. Prix des annonces : 15 ct. la ligne de 5 centimètres. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à **M. le Dr Julien Favre**, professeur à l'École normale, Hauterive-Posieux.

Pour les annonces, écrire à **M. L. Brasey**, secrétaire scolaire, École du Bourg, Varis, Fribourg, et, pour les abonnements ou changements d'adresser à l'Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.

Le *Bulletin pédagogique* paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où il ne paraît qu'une fois.

SOMMAIRE. — A propos d'Éducation patriotique. — Le choix d'une profession et l'apprentissage d'un métier (suite et fin). — M. Pierre-Maurice Masson, ses thèses de doctorat (suite). — Sonnet de guerre (vers). — Echos de la presse. — Bibliographie. — Chronique scolaire.

A propos d'Éducation patriotique

L'Éducation, fait social et facteur d'histoire

L'éducation n'intéresse pas seulement l'individu à éduquer, qu'il faut amener à la virilité. Elle intéresse aussi, et vivement, la société, presque au même titre que la conservation de l'espèce. La conservation de l'espèce comprend, en effet, non pas simplement le fait brut de la transmission de la vie, mais encore la transmission des aptitudes à vivre la vie d'une certaine façon, qui est précisément la façon de vivre de l'espèce. Le hanneton, le canard, le tigre, la vache domestique, le chien sont soumis, de par leur constitution ou de par de longues habitudes devenues une seconde

nature, à un certain mode de vivre que les savants appellent les lois biologiques de l'espèce. L'aptitude à vivre leur vie selon les lois biologiques de l'espèce est transmise aux petits des animaux par l'instinct ; aux hommes, par l'éducation consciente et voulue.

Il y a pour les animaux comme un semblant d'éducation. Les parents, quels qu'ils soient, accordent à leur progéniture, dès avant sa naissance et jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à l'âge adulte, nourriture, soins et protection. L'oiselet ne quitte le nid maternel que lorsqu'il est devenu apte à vivre par lui-même la vie telle qu'il la doit vivre, selon les lois de son espèce. L'insecte dépose ses œufs à l'endroit où la chenille pourra naître et subir en paix ses métamorphoses. La pomme, normalement, ne tombe de l'arbre que lorsque ses pépins sont mûrs à point pour pouvoir reproduire un arbre semblable à celui dont elle provient.

Mais l'aptitude à se nourrir, à se développer, à se défendre, à se reproduire, est transmise chez l'animal, par la voie de la génération même.

Chez l'homme, au contraire, les qualités et les aptitudes nécessaires pour qu'il vive la vie telle qu'il la doit vivre, dans la condition, dans le milieu, dans la civilisation où il naît, selon les lois qui sont celles de l'homme et du chrétien, sont transmises par l'éducation, une éducation longue et pénible. L'animal élève son petit en animal, par l'instinct. L'homme élève son enfant en homme, par l'intelligence et le cœur.

L'état du nourrisson, sans défense, sans secours, cet éveil ingrat du premier âge, pendant lequel nous devons lutter contre les appétits de l'enfant, ses ignorances et ses égoïsmes, toute cette longue période de formation, pleine des sollicitudes et des inquiétudes des mères, contre laquelle nous sommes souvent tentés de récriminer, est en réalité l'un des attributs les plus caractéristiques de l'humanité, — de l'homme en tant qu'homme, — l'un de ceux qui le différencient essentiellement de tous les autres êtres d'ici-bas. Par l'éducation, l'humanité se recrée, se recivilise à chaque instant, à chaque génération.

Il y a, sans doute, transmission par hérédité de certaines dispositions à vivre la vie de telle façon plutôt que de telle autre. Mais ces tendances qui se manifestent dans les individus sont bien faibles ; ce passé de leurs ancêtres qui veut revivre en eux ne peut déterminer et fixer leur forme personnelle de penser, d'aimer et d'agir ; son pouvoir n'est nullement comparable à la puissance incoercible de l'instinct chez les animaux. Sans doute, les premières et essentielles

manifestations de la vie, la respiration, la vie, la succion du sein, l'acte de saisir les objets, de se trémousser, ne sont pas appris et ne peuvent l'être. L'acte de courir, de grimper peut bien avoir une origine instinctive ; par notre corps et notre organisme, nous nous rattachons à l'animal, et nos actes élémentaires sont donc à base d'instinct, si l'on peut dire. Mais, inspiré par le pur instinct, l'homme ne va pas loin. Par l'instinct, il n'apprend ni à filer, ni à tisser, ni à pétrir, ni à cuire, ni à faire de l'ébénisterie ou de la ferronnerie, ni à labourer, ni à semer. Nous devons apprendre à parler en homme avec des hommes ; le cri n'y suffit pas. La langue ne se communique que d'une génération à l'autre, et par le commerce des hommes entre eux. La pensée non plus n'est pas instinctive ; elle se transmet comme la langue par le contact d'une génération avec l'autre. Accordez la plus large part que vous voudrez à l'hérédité et aux tendances instinctives, il n'en demeurera pas moins que l'éducation proprement humaine exige l'intervention de la génération parentale sur la jeune génération pour mettre celle-ci à même de vivre une vie qui vaille la peine d'être vécue, qui ne soit point une régression vers la barbarie.

Le long laps de temps que réclame la formation du jeune, dans la race humaine, est précisément exigé par la nécessité de communiquer à fond la langue, la pensée, la science, les arts, la civilisation en un mot, d'une génération à l'autre. Il permet de donner à la formation de l'homme toute sa profondeur et toute sa plénitude ; il permet d'introduire la jeune génération dans la vie ambiante, de lui communiquer les trésors acquis dans la vie passée ; il permet de la convaincre de sa responsabilité dans la tâche de prolonger, pour la transmettre à son tour, la civilisation qu'elle a reçue ; de lui octroyer les moyens de la prolonger et de la transmettre, humainement, par l'intelligence et la volonté consciente, aux générations futures. Plus une nation est civilisée, plus l'éducation est longue, car la famille, la société, la nation, ont plus d'aptitudes, de qualités, de forces vives, et de plus délicates, à lui communiquer, à introduire dans son être intime, à lui faire assimiler.

Mais tous les peuples jouissent de quelque civilisation et tous ont un héritage à transmettre. Sous toutes les latitudes, l'humanité, qu'elle ait bénéficié ou non des conseils des pédagogues, élève et éduque ses enfants de la même manière, en somme. Les petits sauvages, si délaissés qu'on se les imagine, ont reçu, puisqu'ils vivent, quelques soins physiques dès leur bas âge. Bien plus, ils s'insèrent tout naturellement dans la tribu qui les a engendrés. Les parents

les ont peut-être fort négligés. Mais le milieu les a formés ; ils en ont adopté, par simple contact avec les adultes, les mœurs, les croyances, la langue et la vie. Le milieu éduque donc autant que les parents ; disons mieux : les parents éduquent leurs enfants en fonction du milieu, parce qu'eux-mêmes font partie intégrante de ce milieu. Il en est de même chez nous. Nos enfants, dès leur entrée dans ce monde, prennent tranquillement possession des produits les plus raffinés de la civilisation, se les approprient, se les croient dus. Ils pensent que les chemins de fer ont toujours existé ; ils n'imaginent pas le coin de terre où ils circulent dans la joyeuse insouciance de leur âge, sans la tranchée où courent les rails parallèles, sans les poteaux télégraphiques et la fuite bruyante des locomotives, alors que les chemins de fer ont excité l'étonnement et l'effroi de nos grand'mères.

Sans préceptes de pédagogie, sans théorie psychologique, la génération présente transmet à celle qui naît, inconsciemment, sous l'influence de l'ambiance sociale, ce qu'elle-même avait hérité de celles qui l'ont précédée.

Ces biens du passé, augmentés de l'acquis du présent, dont hérite la génération qui naît, ne consistent pas seulement en perfectionnements techniques. A ce patrimoine social appartiennent toutes les créations bonnes et durables, de l'ordre matériel, du confort et des moyens de locomotion, aux sublimités de l'ordre spirituel ; les sciences, les arts, leurs résultats et leurs œuvres, aussi bien que les conceptions morales, juridiques, sociales, les institutions bienfaisantes et les croyances religieuses. Il comprend notre fortune, nos champs, nos routes, nos usines, nos monuments ; il comprend aussi nos traditions et l'histoire elle-même, notre domaine social et politique, notre constitution et notre gouvernement, les mœurs, la langue, les églises, leurs rites et leurs doctrines.

Tous ces biens appartiennent à la *civilisation*, au sens objectif du mot. C'est un trésor infiniment précieux amassé par les générations successives qui ont peiné, pensé, souffert et prié.

L'idée de civilisation cependant n'est pas épuisée encore. La vraie civilisation, la seule, en somme, est intérieure. Elle consiste en un trésor aussi, mais trésor de biens qui n'ont rien de tangible, de matériel, que ne peuvent enclorre ni les fortifications des capitales, ni les murs des bibliothèques et des universités, cités de pierres ou cités de livres ; ces biens sont déposés dans la cité des cœurs et des esprits, dans l'intime de l'âme humaine ; ce sont les connaissances acquises, les aptitudes, les facultés, les habitudes, la valeur morale,

l'acuité des intelligences, la ténacité des volontés, toute la *civilisation subjective*, que nous appelons plus volontiers *la culture*.

La culture permet seule l'usage rationnel de la civilisation extérieure. Il importe peu, en effet, que l'on tue son ennemi au coin d'un bois avec une hache de pierre ou un revolver automatique ; qui tue ainsi est un barbare. La vraie culture est de ne pas tuer. « L'humanité vit au moins autant de devoir respecté, de pitié pour les faibles qui, du reste, sont généreux et pitoyables eux-mêmes, de probité et de loyauté, de vertu en un mot, pour employer les vieux mots, que de remèdes contre le typhus ou la variole, soit dit sans mépriser ceux-ci le moins du monde. » C'est M. Faguet qui parle ainsi. Le héros d'un roman, dont il fait le compte rendu, aurait pu, en permettant la mort de sa femme, malade déjà, découvrir le sérum de la fièvre typhoïde. Il a résisté à la tentation. S'il y avait succombé, « il aurait proclamé que les faibles doivent être piétinés par les forts ; or, que cette maxime soit proclamée par les honnêtes gens et se répande, c'est la ruine ou l'abaissement de l'humanité par un autre moyen, mais par un moyen aussi sûr et aussi efficace que la fièvre typhoïde ». L'honnête homme est dépositaire des « élixirs de vie morale » et sociale, de vie humaine. Mais qu'il prenne garde de transmettre soigneusement à ses descendants ce précieux dépôt. La culture intérieure permet donc seule l'usage rationnel de la civilisation extérieure.

Ajoutons que seule elle en permet le maintien. La culture intérieure varie, en effet, avec la valeur de la génération qui en est imprégnée. Son niveau monte ou descend. Elle se dégraderait et finirait par mourir avec ceux qui la portent, si elle n'était pas chaque jour réinsérée dans les enfants qui chaque jour naissent. Que l'on néglige l'éducation d'une seule génération, il suffirait d'un laps de cinquante à soixante années pour que toute culture disparaisse de la terre. Les universités seraient bientôt désertes et les bibliothèques fermées. De nouveaux barbares pourraient brûler tranquillement les livres qu'ils ne comprendraient plus et mutiler des monuments qui ne leur rappelleraient plus rien. Ce seraient bientôt des peuples sans histoire, ni littérature, ni mœurs, ni religion. Les merveilles de la technique moderne, que l'intelligence obscurcie ne saurait plus faire fonctionner, ne tarderaient pas à être anéanties. Et toute la civilisation serait à recommencer.

Une éducation ininterrompue est la condition même de toute vie sociale et de toute civilisation.

L'éducation, envisagée comme fait social, est donc la

transmission, de la part des parents et de la société, de tout ce dont l'enfant a besoin pour vivre la vie telle qu'il la doit vivre selon les lois de son espèce, — les lois d'homme et de chrétien, — dans le temps et le milieu où la Providence l'a placé ; et, de la part des enfants, de la jeune génération, c'est l'acceptation, l'appropriation de tous ces biens, — extérieurs et intérieurs, les biens intérieurs surtout, — de cet héritage que lui transmettent les parents et la société.

(A suivre.)

E. DÉVAUD.



LE CHOIX D'UNE PROFESSION

ET L'APPRENTISSAGE D'UN MÉTIER

(Suite et fin.)

Nous venons de passer en revue les principaux points que nous avons cru devoir développer concernant les causes de la décadence de l'apprentissage et les moyens d'y remédier. Il nous reste à voir brièvement quel métier il faut choisir et où il faut en faire l'apprentissage.

M. Etienne, inspecteur fédéral des fabriques, nous dit à ce sujet : « Les effets d'une fausse direction dans le choix d'une carrière se manifestent dans toutes les classes de la société et se traduisent soit par le découragement, soit par l'obligation de faire preuve d'une persévérance et d'une énergie qui, employées dans une autre direction, produiraient de plus grands avantages et de meilleurs résultats.

Si l'on considère les forces productives perdues et les conséquences trop souvent fatales qui résultent du choix d'un métier auquel on aura procédé sans discernement, et si l'on veut bien songer que dans les circonstances présentes il faut exceller pour réussir dans une spécialité, on conviendra que la sagacité la mieux éclairée doit présider à la détermination des carrières. »

Que doit nous offrir la profession ? Elle ne doit pas seulement être notre gagne-pain, mais nous donner satisfaction. Cela n'est possible que si dans l'exercice de son métier toutes les capacités ont l'occasion de se développer.

Les parents, avons-nous dit, se bercent souvent d'illusions lorsqu'ils tracent l'avenir de leurs enfants ; ils se trompent moins peut-être quand ils les destinent à suivre la carrière qu'ils ont eux-mêmes embrassée. L'hérédité des facultés intellectuelles et des dons naturels, l'habitude de